

Muerte de Roldán

CLXVI

Le comte Roland revient de pâmouison. Il se dresse sur ses pieds, mais il souffre d'une grande souffrance. Il regarde en aval, il regarde en amont: sur l'herbe verte, par delà ses compagnons, il voit gisant le noble baron, l'archevêque, que Dieu avait placé en son nom parmi les hommes. L'archevêque dit sa culpé, il a tourné ses yeux vers le ciel, il a joint ses deux mains et les élève: il prie Dieu pour qu'il lui donne le paradis. Puis il meurt, le guerrier de Charles. Par de grandes batailles et par de très beaux sermons, il fut contre les païens, toute sa vie, son champion. Que Dieu lui octroie sa sainte bénédiction!

CLXVII

Le comte Roland voit l'archevêque contre terre. Hors de son corps il voit ses entrailles, qui gisent; la cervelle dégoutte de son front. Sur sa poitrine, bien au milieu, il a croisé ses blanches mains, si belles. Roland dit sur lui sa plainte, selon la loi de sa terre: «Ah! gentil seigneur, chevalier de bonne souche, je te recommande à cette heure au Glorieux du ciel. Jamais nul ne fera plus volontiers son service. Jamais, depuis les apôtres, il n'y eut tel prophète pour maintenir la loi et pour y attirer les hommes. Puisse votre âme n'endurer nulle privation! Que la porte du paradis lui soit ouverte!».

CLXVIII

Roland sent que sa mort est prochaine. Par les oreilles sa cervelle se répand. Il prie Dieu pour ses pairs, afin qu'il les appelle; puis, pour lui-même, il prie l'ange Gabriel. Il prend l'olifant, pour que personne ne lui fasse reproche, et Durandal, son épée, en l'autre main. Un peu plus loin qu'une portée d'arbalète, vers l'Espagne, il va dans un guéret. Il monte sur un tertre. Là, sous un bel arbre, il y a quatre perrons, faits de marbre. Sur l'herbe verte, il est tombé à la renverse. Il se pâme, car sa mort approche.

CLXIX

Hauts sont les monts, hauts sont les arbres. Il y a là quatre perrons, faits de marbre, qui luisent. Sur l'herbe verte, le comte Roland se pâme. Or un Sarrasin le guette, qui a contrefait le mort et gît parmi les autres, ayant souillé son corps et son visage de sang. Il se redresse debout, ac-

CLXVI

EL CONDE Roldán recobra el conocimiento y se incorpora, mas padece crueles sufrimientos. Mira hacia arriba y hacia abajo: sobre la hierba verde, más allá de sus compañeros ve que yace en el suelo el noble barón, el arzobispo, que Dios había enviado entre los hombres para representarlo. Hace el arzobispo su acto de contrición, vuelve los ojos al cielo y, juntando sus manos, las eleva: ruega a Dios que le otorgue el paraíso. Ya se muere, el guerrero de Carlos. Fue durante toda su vida su adalid contra los infieles, por sus recias batallas y sus sermones admirables. ¡Así le otorgue Dios su santa bendición!

CLXVII

EL CONDE Roldán ve al arzobispo caído en tierra. Ve derramarse por el suelo sus entrañas, fuera del cuerpo, y gotear sus sesos por la frente. Bien en el medio del pecho le ha cruzado las manos blancas, tan bellas. Roldán comienza a lamentarse sobre él, según la ley de su tierra:

—¡Ah!, gentil señor, caballero de buena raza, en esta hora te encomiendo al Todopoderoso del cielo. Jamás habrá quien mejor lo sirva. Jamás, desde los apóstoles, hubo profeta como vos para amparar la ley y atraer a los hombres. ¡Que no sufra vuestra alma privación alguna! ¡Que le sean abiertas las puertas del paraíso!

CLXVIII

SIENTE Roldán que se aproxima su muerte. Por los oídos se le derraman los sesos. Ruega a Dios por sus pares, para que los llame a Él; y luego, por sí mismo, invoca al ángel Gabriel. Toma el olifante, para que nadie pueda hacerle reproche, y con la otra mano se aferra a Durandarte, su espada. A través de un barbecho, se encamina hacia España, recorriendo poco más que el alcance de un tiro de ballesta. Trepa por un altozano. Allí, bajo dos hermosos árboles, hay cuatro gradas de mármol. Cae de espaldas sobre la hierba verde. Y se desmaya nuevamente, porque está próximo su fin.

CLXIX

ALTAS SON las cumbres y grandes los árboles. Hay allí cuatro gradas, hechas de mármol, que relucen. Sobre la verde hierba el conde Roldán ha caído desmayado. Y he aquí que un sarraceno no cesa de vigilarlo; ha simulado estar muerto y yace entre los demás, con el cuerpo y

court. Il était beau et fort, et de grande vaillance; en son orgueil il fait la folie dont il mourra: il se saisit de Roland, de son corps et de ses armes, et dit une parole: «Il est vaincu, le neveu de Charles! Cette épée, je l'emporterai en Arabie!» Comme il tirait, le comte reprit un peu ses sens.

CLXX

Roland sent qu'il lui prend son épée. Il ouvre les yeux et lui dit un mot: «Tu n'es pas des nôtres, que je sache!» Il tenait l'olifant qu'il n'a pas voulu perdre. Il l'en frappe sur son heaume gemmé, paré d'or; il brise l'acier, et le crâne, et les os, lui fait jaillir du chef les deux yeux et devant ses pieds le renverse mort. Après il lui dit: «Païen, fils de serf, comment fus-tu si osé que de te saisir de moi, soit à droit, soit à tort? Nul ne l'entendra dire qui ne te tienne pour un fou! Voilà fendu le pavillon de mon olifant; l'or en est tombé, et le cristal.»

CLXXI

Roland sent que sa vue se perd. Il se met sur pieds, tant qu'il peut s'évertue. Son visage a perdu sa couleur. Devant lui est une pierre brune. Il y frappe dix coups, plein de deuil et de rancœur. L'acier grince, il ne se brise, ni ne s'ébrèche. «Ah!» dit le comte, «Sainte Marie, à mon aide! Ah! Durendal, bonne Durendal, c'est pitié de vous! Puisque je meurs, je n'ai plus charge de vous. Par vous j'ai gagné en rase campagne tant de batailles, et par vous dompté tant de larges terres, que Charles tient, qui a la barbe chenue! Ne venez jamais aux mains d'un homme qui puisse fuir devant un autre! Un bon vassal vous a longtemps tenue: il n'y aura jamais votre pareille en France la Sainte.»

CLXXII

Roland frappe au perron de [...] L'acier grince, il n'éclate pas, il ne s'ébrèche pas. Quand il voit qu'il ne peut la briser, il commence en lui-même à la plaindre: «Ah! Durendal, comme tu es belle, et claire, et blanche! Contre le soleil comme tu luis et flambes! Charles était aux vaux de Maurienne, quand du ciel Dieu lui manda par

el rostro manchados de sangre. Se yergue sobre sus pies y se aproxima corriendo. Es gallardo y robusto, y de gran valor; su orgullo lo empuja a cometer la locura que lo perderá. Toma en sus brazos a Roldán, su cuerpo y sus armas y dice estas palabras:

—¡Vencido está el sobrino de Carlos! ¡Esta espada a Arabia me la he de llevar!

Al sentirlo forcejear, el conde vuelve un poco en sí.

CLXX

ROLDÁN siente que lo quieren despojar de su espada. Abre los ojos y exclama:

—¡Tú no eres de los nuestros, que yo sepa!

Tiene aún en la mano el olifante, que no ha querido soltar; con él golpea al infiel sobre su yelmo adornado con pedrerías y recamado de oro. Rompe el acero, el cráneo y los huesos, hace rodar fuera de la cabeza los dos ojos y ante sus pies lo derriba muerto. Después le dice:

—Infiel, hijo de siervo, ¿cómo tuviste bastante osadía para apoderarte de mí, fuera o no tu derecho? ¡Todo aquel que te lo oyera decir te tendría por loco! He aquí quebrado el pabellón de mi olifante; el oro y el cristal se han desprendido.

CLXXI

ROLDÁN siente que se le nubla la vista. Se incorpora, poniendo en ello todo su esfuerzo. Su rostro ha perdido el color. Tiene ante él una roca parda; da contra ella diez golpes, lleno de dolor y encono. Gime el acero, mas no se rompe ni se mella.

—¡Ah! —exclama el conde—. ¡Socórreme, Santa María! ¡Ah, Durandarte, mi buena Durandarte, lástima de vos! Voy a morir, y dejaréis de estar a mi cuidado. ¡He ganado por vos tantas batallas campales, por vos he conquistado tantos anchos territorios que ahora domina Carlos, el de la barba blanca! ¡No caeréis jamás en las manos de un hombre que ante su semejante pueda darse a la fuga! Durante largo tiempo pertenecisteis a un buen vasallo; jamás habrá espada que os valga en Francia, la Santa.

CLXXII

HIERE ROLDÁN las gradas de sardónice. Gime el acero, mas no se astilla ni se mella. Al ver el conde que no puede quebrarla, comienza a lamentarse para sí:

—¡Ah, Durandarte, qué bella eres, qué clara y brillante! ¡Cómo luces y centelleas al sol! Hallábase Carlos en los valles de Moriana cuando

son ange qu'il te donnât à l'un de ses comtes capitaines: alors il m'en ceignit, le gentil roi, le Magne. Par elle je lui conquies l'Anjou et la Bretagne, par elle je lui conquies le Poitou et le Maine. Je lui conquies Normandie la franche, et par elle je lui conquies la Provence et l'Aquitaine, et la Lombardie et toute la Romagne. Je lui conquies la Bavière et toute la Flandre, la Bourgogne et [...], Constantinople, dont il avait reçu l'hommage, et la Saxe, où il fait ce qu'il veut. Par elle je lui conquies l'Écosse [...] et l'Angleterre, sa chambre, comme il l'appelait. Par elle je conquies tant et tant de contrées, que Charles tient, qui a la barbe blanche. Pour cette épée j'ai douleur et peine. Plutôt mourir que la laisser aux païens! Dieu, notre père, ne souffrez pas que la France ait cette honte!.»

CLXXIII

Roland frappa contre une pierre bise. Il en abat plus que je ne sais vous dire. L'épée grince, elle n'éclate ni ne se rompt. Vers le ciel elle rebondit. Quant le comte voit qu'il ne la brisera point, il la plaint en lui-même, très doucement: «Ah! Durendal, que tu es belle et sainte! Ton pommeau d'or est plein de reliques: une dent de saint Pierre, du sang de saint Basile, et des cheveux de monseigneur saint Denis, et du vêtement de sainte Marie. Il n'est pas juste que des païens te possèdent: des chrétiens doivent faire votre service. Puissiez-vous ne jamais tomber aux mains d'un couard! Par vous j'aurai conquies tant de larges terres, que tient Charles, qui a la barbe fleurie! L'empereur en est puissant et riche.»

CLXXIV

Roland sent que la mort le prend tout: de sa tête elle descend vers son cœur. Jusque sous un pin il va courant; il s'est couché sur l'herbe verte, face contre terre. Sous lui il met son épée et l'olifant. Il a tourné sa tête du côté de la gent païenne: il a fait ainsi, voulant que Charles dise, et tous les siens, qu'il est mort en vainqueur, le gentil comte. À faibles coups et souvent, il bat sa coulpe. Pour ses péchés il tend vers Dieu son gant.

CLXXV

Roland sent que son temps est fini. Il est couché sur un tertre escarpé, le visage tourné vers l'Espagne. De l'une de ses mains il frappe sa poitrine: «Dieu, par ta grâce, mea culpa, pour mes péchés, les grands et les menus, que j'ai faits depuis l'heure où je naquis jusqu'à ce jour

le ordenó Dios por intermedio de un ángel que te donase a uno de sus condes capitanes: entonces te ciñó a mi lado, el rey grande y gentil. Por ti conquisté el Anjeo y la Bretaña, por ti me apoderé del Poitou y del Maine. Gracias a ti lo hice dueño de la franca Normandía, de Provenza y Aquitania, de Lombardía y de toda la Romana. Por ti vencí en Baviera, conquisté Flandes y Borgoña, y la Apulia toda; y también Constantinopla, de la que recibió pleitesía, y Sajonia, donde es amo y señor. Por ti domeñé Escocia e Inglaterra, su cámara, según él decía. Por ti gané cuantas comarcas posee Carlos, el de la barba blanca. Por esta espada siento dolor y lástima. ¡Antes morir que dejársela a los infieles! ¡Dios, Padre nuestro, no permitáis que Francia sufra tal menoscabo!

CLXXIII

HIERE ROLDÁN la parda roca, y la quiebra de un modo que no os podría decir. Rechina la espada, mas no se astilla ni se parte, y rebota hacia los cielos. Cuando advierte el conde que no podrá romperla, la plañe, para sí, con gran dulzura:

—¡Ah, Durandarte, qué bella eres, y qué santa! Tu pomo de oro rebosa de reliquias: un diente de San Pedro, sangre de San Basilio, cabellos de monseñor San Dionisio y un pedazo del manto de Santa María. No es justicia que caigas en poder de los infieles; cristianos han de ser los que te sirvan. ¡Plegué a Dios que nunca vengas a manos de un cobarde! Tantas anchurosas tierras he conquistado contigo para Carlos, el de la barba florida. Por ellas alcanzó el emperador poderío y riqueza.

CLXXIV

SIENTE Roldán que la muerte arrebató todo su cuerpo: de su cabeza descende hasta el corazón. Corre apresurado a guarecerse bajo un pino, y se tiende de bruces sobre la verde hierba. Debajo de él pone su espada y su olifante. Vuelve la faz hacia las huestes infieles, pues quiere que Carlos y los suyos digan que ha muerto vencedor, el gentil conde. Débil e insistentemente, golpea su pecho, diciendo su acto de contrición. Por sus pecados, tiende hacia Dios su guante.

CLXXV

ROLDÁN siente que ha llegado su última hora. Está recostado sobre un abrupto altozano, con el rostro vuelto hacia España. Con una de sus manos se golpea el pecho:

—¡Dios, por tu gracia, mea culpa por todos los pecados, grandes y leves, que cometí desde el

où me voici abattu!» Il a tendu vers Dieu son gant droit. Les anges du ciel descendent à lui.

CLXXVI

Le comte Roland est couché sous un pin. Vers l'Espagne il a tourné son visage. De maintes choses il lui vient souvenance: de tant de terres qu'il a conquises, le vaillant, de douce France, des hommes de son lignage, de Charlemagne, son seigneur, qui l'a nourri. Il en pleure et soupire, il ne peut s'en empêcher. Mais il ne veut pas se mettre lui-même en oubli; il bat sa coulpe et demande à Dieu merci: «Vrai Père, qui jamais ne mentis, toi qui rappelas saint Lazare d'entre les morts, toi qui sauvas Daniel des lions, sauve mon âme de tous périls, pour les péchés que j'ai faits dans ma vie!» Il a offert à Dieu son gant droit: saint Gabriel l'a pris de sa main. Sur son bras il a laissé retomber sa tête; il est allé, les mains jointes, à sa fin. Dieu lui envoie son ange Chérubin et saint Michel du Péril; avec eux y vint saint Gabriel. Ils portent l'âme du comte en paradis.

día de mi nacimiento hasta éste, en que me ves aquí postrado!

Enarbola hacia Dios el guante derecho. Los ángeles del cielo descenden hasta él.

CLXXVI

RECOSTADO bajo un pino está el conde Rolán, vuelto hacia España su rostro. Muchas cosas le vienen a la memoria: las tierras que ha conquistado el valiente de Francia, la dulce; los hombres de su linaje; Carlomagno, su señor, que lo mantenía. Lloro por ello y suspira, no puede contenerse. Mas no quiere echarse a sí mismo en olvido; golpea su pecho e invoca la gracia de Dios:

—¡Padre verdadero, que jamás dijo mentira, Tú que resucitaste a Lázaro de entre los muertos, Tú que salvaste a Daniel de los leones, salva también mi alma de todos los peligros, por los pecados que cometí en mi vida!

A Dios ha ofrecido su guante derecho: en su mano lo ha recibido San Gabriel. Sobre el brazo reclina la cabeza; juntas las manos, ha llegado a su fin. Dios le envía su ángel Querubín y San Miguel del Peligro, y con ellos está San Gabriel. Al paraíso se remontan llevando el alma del conde.